

# Vaucluse

Samedi 19 Mars 2016  
www.laprovence.com

La Provence

## Myriam Barry, apprentie paysanne bien couvée

Cet ex-ingénieur en informatique a intégré l'Espace test agricole de Vaucluse. Un dispositif qui permet de s'essayer au métier de la terre sans risque financier

Sur son retour à la terre, c'est sous l'égide de l'Espace test agricole de Vaucluse que Myriam Barry l'a entrepris. Plus de trente ans après être sortie du lycée agricole d'Avignon avec un BTA de commercialisation des fruits et légumes en poche, cette quinquagénnaire aux multiples vies professionnelles antérieures est en train de "boucler la boucle". Depuis l'été 2015, elle s'est installée à Velleron, sur une parcelle bio de 4600 m<sup>2</sup> mis à disposition par l'association La Source. Les deux tiers de la surface sont réservés à Canto, l'âne des Pyrénées qui l'aide à griffer, biner et fertiliser (avec son crottin) un sol qu'elle veut le plus "vivant" possible. Paillage, engrais verts et vers de terre sont ses meilleurs auxiliaires sur les 1600 m<sup>2</sup> restants, sur lesquels Myriam Barry n'a, pour l'instant, planté que trois rangées d'ail. Au printemps, selon les principes édictés par un de ses "inspirateurs", le Québécois Jean-Martin Fortier, "la rock star du maraîchage bio", comme elle le nomme, Myriam Barry mettra en terre d'autres légumes. Des variétés anciennes tombées dans l'oubli que la "paysartisane", comme elle s'autoqualifie, a d'abord sélectionné "pour leur goût": la tomate Russe de Marie, le chou-fleur de Moncalieri (qui "ne pue pas dans la maison quand on le fait cuire"), l'oignon de La Garde (qui peut faire jusqu'à 900 grammes!), la carotte rouge sang, le melon noir des Carnes...

Pour celle qui fut ingénieur en informatique durant 17 ans, et qui ne se sépare jamais de son ordinateur portable, le "déclat" s'est produit devant sa télé, en 2012: "dans le documentaire La mort est dans le pré, sur France 2, on voyait un producteur dire, presque en rigolant, qu'il ne mangeait pas les oignons qu'il cultivait. Ça m'a choquée."

Elle se rapproche alors du disposi-



Aidé de Canto, son âne des Pyrénées qui fait office de tracteur, Myriam Barry, ex-informaticienne, s'est lancée dans le maraîchage bio en plein champ de variétés oubliées, à Velleron. / PHOTO JÉRÔME REY

tif Eco Paysans, puis de l'Adear (Association pour le développement de l'emploi agricole et rural). Jusqu'au lancement de son projet l'an dernier. Associée au Réseau Edulis (Ensemble diversifions et utilisons librement les semences), Myriam Barry espère vendre sa future production sur les marchés de producteurs ou par l'intermédiaire du site Internet qu'elle a entièrement conçu et qu'elle finalise (jardindeywa.bio). "À la fin de la saison, j'aurai une idée plus précise que ce je pourrai faire et de quelle façon", conclut celle qui est heureuse de servir de "cobaye". Laurent RUGIERO

### UN HÉBERGEMENT JURIDIQUE ET COMPTABLE

L'Espace test agricole de Vaucluse a été lancé l'année dernière. Il rassemble quatre partenaires: la couveuse Créagri (prolongement agricole de la couveuse d'entreprises Créa, à Montfavet), la Chambre d'agriculture de Vaucluse, le CFPPA (Centre de formation professionnel public agricole) de Carpentras-Serres et l'Adear 84. La couveuse est l'élément essentiel du dispositif, celui qui sécurise: elle offre un hébergement juridique qui permet au "couvé" de facturer ses prestations avec son numéro Siret (Système d'identification du répertoire des établissements). La couveuse propose aussi un enregistrement comptable de toutes les dépenses et recettes émises. Pour cela, il faut signer avec elle un Contrat d'appui au projet d'entreprise (CAPE). D'une durée de douze mois, il est renouvelable deux fois. Surtout, il permet de tester une activité, tout en conservant ses revenus sociaux (allocations chômage, RSA, etc).

### LES 3 QUESTIONS

"Quand on veut s'installer, souvent, on se casse la gueule"

Employée par l'Adear (Association pour le développement de l'emploi agricole et rural) de Vaucluse, Pauline Ragueneau est la coordinatrice de l'Espace test agricole.

#### Comment l'Espace test agricole de Vaucluse a-t-il vu le jour?

La genèse remonte à trois ans, c'est le temps qu'il a fallu pour monter du projet. C'est assez lourd à mettre en place. À la base, c'est le CFPPA qui est parti du constat, que nous partageons à l'Adear, que les gens se forment pour devenir agriculteur mais qu'après l'obtention de leur diplôme, ils se retrouvent stagiaire ou salarié agricole. Le problème, c'est que quand on est dans ces cas-là, on arrive sur une exploitation qui tourne déjà, on n'a pas un niveau de responsabilité très poussé. On n'est pas confronté à la gestion d'entreprise, à la comptabilité, on ne réfléchit qu'à la récolte, on n'a pas la notion d'être chef d'exploitation. Ce qui fait que quand on veut s'installer, souvent, on se casse la gueule. La couveuse permet par exemple de se tester en commercialisation, et de bénéficier des conseils de tuteurs expérimentés. On y apprend à être un vrai chef d'entreprise, pour savoir faire face aux démarches administratives.

#### Particuliers, associations et collectivités peuvent mettre des parcelles à disposition. Prévoyez-vous des terrains propres à l'Espace test?

C'est le gros projet en cours, car ce sera plus confortable pour mener les projets. On va essayer d'installer des lieux de test fixes chez des agriculteurs. L'infrastructure est déjà en place, il y a souvent un hangar pour ranger les outils et il n'y a plus qu'à se raccorder aux réseaux d'eau et d'électricité. On part sur cinq ou six agriculteurs dans le Luberon. Il y a aussi un autre projet à Carpentras, au lycée agricole, mais il prendra plus de temps. En terme de pédagogie, pour les élèves, ce sera vraiment très intéressant. La Région est en train d'acheter les terrains.

#### Quel bilan tirez-vous après un an d'existence?

C'est trop tôt, on manque encore de recul. Trois personnes étaient entrées en juin dernier. Deux se sont réorientées vers du salariat car elles n'avaient plus assez d'argent pour financer leur projet. C'est une vraie leçon pour nous, on se rend compte que c'est très difficile pour des agriculteurs d'emprunter pour démarrer leur entreprise, les banquiers sont très frileux, ça nous oblige à trouver d'autres solutions, comme le financement participatif par exemple. Mais on compte sept nouveaux entrants en début d'année, et on a prévu de nouvelles réunions de recrutement au printemps. Recueilli par L.R.

### À CABRIÈRES D'AVIGNON de l'aviculture

## D'abord un choix de vie pour Laura Chauvin et Samantha Beuzelin



Samantha Beuzelin et Laura Chauvin ont tout plaqué pour se lancer dans l'élevage de volailles.

La première, diplômée en menuiserie et charpente, en avait marre des semaines sans repos à construire des cabanes dans les arbres. La seconde, après une expérience malheureuse dans l'élevage caprin, s'était retrouvée caissière dans un supermarché. À Cabrières d'Avignon, Laura Chauvin, 21 ans, et Samantha Beuzelin, 30 ans, ont eu en commun "l'envie d'être responsable de sa propre paye et de son propre bonheur". Alors, elles ont décidé de se lancer dans les poules pondeuses et les poulets. Sur un terrain familial de 8000m<sup>2</sup> que la grand-mère de Laura a mis à disposition de l'espace-test agricole, entre les chênes truffiers, 384 poulets cou-nu et 200 poules Lohmann viendront bientôt s'installer. Les premiers dans trois cabanes de 8 m<sup>2</sup> chacune, les secondes

sous une serre de 34 m<sup>2</sup>: les gallinacées profiteront de la liberté offerte par les normes bio.

Obligées de composer avec leur prochaine fin de droits aux allocations chômage, les deux jeunes femmes, qui se sont essentiellement reposées sur les solidarités familiale et amicale, mais aussi sur leurs propres compétences, pour l'installation, entendent rapidement dégager un bénéfice. "On ne cherche pas à être rentable mais simplement que le projet soit viable d'ici janvier 2017, glissent-elles, réalistes. Mais, selon notre prévisionnel, même si on ne se dégage pas de salaires, on devrait faire du chiffre dès la première année."

Pour écouler leurs œufs (les premiers sont attendus dès la fin juin) et leurs poulets (pas avant l'automne, puisqu'il faudra trois mois aux poussins pour engraisser), Laura Chauvin et Samantha Beuzelin ont évidemment fait le choix de la vente directe: au moyen de la livraison à domicile mais aussi en installant un stand, deux demi-journées par semaine, dans le hall d'entrée du supermarché où elles se sont rencontrées.

En attendant, elles bâtissent au jour le jour leur future exploitation, face au massif du Luberon. "Très souvent", elles reçoivent la visite de leur tuteur en élevage de volailles. "Il nous met en contact avec des fournisseurs et nous accompagne même jusque chez eux", racontent-elles pleines de reconnaissance. Impatientes que l'aventure démarre, Laura et Samantha ne veulent pas laisser de place au doute: "On apprend sur le tas, on se débrouille!" L.R.

### À AVIGNON de l'agroforesterie

## Déjà dans le métier, Julien Ronzon s'engage pour s'émanciper



Dans la ceinture verte d'Avignon, Julien Ronzon associe maraîchage et arboriculture. / PHOTO C. HIÉLY

Il ferait presque figure d'exception. Julien Ronzon, lui, n'est pas en reconversion professionnelle. À 33 ans, cet ingénieur des techniques agricoles, originaire de la région lyonnaise, a toujours travaillé la terre. Après avoir posé le pied à Avignon, il a œuvré durant six ans à l'association Semailles, comme encadrant en insertion. Puis, il a atterri à la Ferme de la Durette, un coin de campagne préservé pile-poile en face d'un centre commercial très fréquenté (Mistral 7). Là, le GRAB (Groupe de recherche en agriculture biologique, ndr) l'emploie en 2013 pour développer le projet d'agroforesterie imaginé dans ce site pilote, propriété du Département.

"Cela consiste à associer maraîchage et arboriculture dans les parcelles, explique Julien Ron-

zon. C'est un système de culture qui se régule par lui-même." Et sans recours aux produits phytosanitaires, évidemment.

Lundi, le jeune agriculteur, qui a négocié une rupture conventionnelle avec son actuel employeur, entrera à son tour dans la couveuse. Sans bouleversement: le terrain reste le même, et c'est lui qui l'a aménagé. Julien Ronzon se contente de poursuivre ce qu'il a initié, tout en commençant à s'émanciper. "C'est comme entrer dans un meuble!", image-t-il. Il sera néanmoins rejoint par un autre agriculteur, une agricultrice en l'occurrence, Sandrine Lepinsec, recrutée par appel à candidature. "Elle est en Bretagne, elle n'arrivera que cet été", précise Julien Ronzon à propos de sa future associée, avec laquelle il entend poser les bases d'un prochain GAEC (Groupe agricole d'exploitation en commun).

Sur près de 6000 m<sup>2</sup>, Julien Ronzon a donc planté diverses variétés de fruitiers (pomme, poire, pêche, abricot, cerise). Entre les rangées d'arbres, il mettra bientôt en terre les semis de légumes variés qu'il fait pousser sous serre. Et qu'il écoulera en vente directe. "On va démarrer petit", prévient Julien Ronzon, qui envisage la livraison d'une "quinzaine de paniers par semaine". Il espère aussi pouvoir s'installer sur le marché des Carnes, le samedi matin, à Avignon. Pour vendre ses légumes uniquement. Car pour les fruits, il faudra attendre 2018. Quand Julien Ronzon et Sandrine Lepinsec seront sur le point de voler de leurs propres ailes. L.R.